

# LA ROUTE DU TCHAD

## La mission saharienne



Supplément au bulletin n°72  
Francis LOUIS, Dominique CHARMOT-BENSIMON, Loïc CAMANI,  
Jean-Marie MILLELIRI, Bruno PRADINES

# LA ROUTE DU TCHAD

## La mission saharienne

Supplément au bulletin n°72

Francis LOUIS, Dominique CHARMOT-BENSIMON, Loïc CAMANI,  
Jean-Marie MILLELIRI, Bruno PRADINES

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'atmosphère en France est particulièrement troublée : la guerre de 1870 (19/07/1870-28/01/71) a été un désastre pour la France qui a perdu l'Alsace et la Lorraine ; la guerre a également profondément marqué Paris, qui a subi un siège très dur et dont la population a souffert de la faim. L'armistice de janvier 1871 paraît insupportable aux Parisiens, qui ont résisté à l'ennemi pendant près de quatre mois. C'est le déclenchement d'une révolte populaire qui prendra le nom de « la commune de Paris » (18/03/1871-28/05/1871).

Alors que la III<sup>e</sup> République se met en place, éclate « l'affaire Dreyfus » du nom d'un capitaine accusé injustement, sur fond d'antisémitisme, d'avoir livré des documents secrets français à l'Empire allemand. Alfred Dreyfus sera interné au bagne de Guyane et ne sera réhabilité qu'en 1906.

En 1884 à Berlin s'ouvre une conférence qui marque l'organisation et la collaboration européenne pour le partage et la division de l'Afrique. À l'initiative du Portugal et organisée par Bismarck, elle commence le 15 novembre 1884 à Berlin et finit le 26 février 1885..

Bismarck se pose en médiateur de la crise, profitant de l'occasion pour affirmer un peu plus le rôle central de l'Allemagne dans le concert des nations.



Quatorze puissances participent aux débats :

Allemagne, Autriche-Hongrie, Belgique, Danemark, Empire ottoman, Espagne, États-Unis, France, Grande-Bretagne, Italie, Pays-Bas, Portugal, Suisse, Suède.

Les peuples et les rois africains sont tenus à l'écart de toutes les discussions.

On y parle du Congo et de la liberté de navigation et de commerce ainsi que des modalités d'installation sur les côtes.

Deux conceptions s'opposent : d'un côté, Bismarck entend garantir la liberté de navigation et de commerce dans toute la zone. De l'autre, le Portugal, soutenu par le président du Conseil français Jules Ferry, conçoit les colonies comme un monopole commercial détenu par la métropole. Finalement, la conférence établit une liberté de commerce étendue dans les bassins du Congo et du Niger, mis à part dans le domaine du transport d'armes.

Les frontières d'un nouvel État sont fixées : au total, Léopold II de Belgique reçoit, à titre personnel, deux millions et demi de kilomètres carrés qui deviendront plus tard l'État indépendant du Congo. Au nord-ouest de l'État ainsi formé, 500 000 km<sup>2</sup> reviennent à la France (bientôt baptisé Congo-Brazzaville). La France se voit aussi attribuer la partie intérieure du Niger dont le Royaume-Uni contrôle le delta. Du côté allemand, on espère que les concessions territoriales faites à la France atténueront le ressentiment né de la perte de l'Alsace-Lorraine à la suite de la guerre franco-prussienne de 1870. Le Portugal abandonne ses prétentions au nord de l'estuaire du Congo, sauf en ce qui concerne l'enclave de Cabinda.

Dans les suites de la Conférence de Berlin, la France va se préoccuper de la conquête du Tchad, qui lui permettrait une occupation ininterrompue de la Méditerranée au Congo (en bleu sur la carte).



Trois missions furent organisées :

- la mission saharienne Foureau-Lamy, partant des environs de Ouargla ;
- La mission Voulet-Chanoine, partant du Soudan français ;
- La mission du commissaire du gouvernement Gentil, partant du Congo.

Il avait été convenu avec le ministère des colonies que les missions devaient opérer leur jonction, dans le Damergou (région de Zinder) pour les missions Foureau-Lamy et Voulet-Chanoine, et au sud du lac Tchad pour ces deux missions et la mission Gentil.

## LA MISSION SAHARIENNE FOUREAU-LAMY



Colonel Paul Flatters

Avec 39 personnes, Paul Flatters part de Ouargla le 5 mars 1880 dans la perspective d'étudier la possibilité de créer une nouvelle route commerciale avec l'établissement d'une ligne de chemin de fer transsaharien entre l'Algérie et le Niger. Il descend alors vers le Sud, mais un manque de vivres et les menaces des populations le contraignent à rebrousser chemin. Il rentre à Ouargla le 17 mai sans avoir totalement rempli sa mission, mais rapportant des informations précieuses.

Malgré les menaces proférées par l'amenokal touareg Ahitarelag Mohamed Biska, qui refuse catégoriquement le passage d'une troupe armée sur son domaine, Flatters décide de repartir. Le 4 décembre, il reprend la route du Sahara pour une seconde expédition.

L'expédition de 93 hommes comprend sept membres scientifiques et militaires : MM. Béringer, Roche, Santin, **le médecin aide-major Guiard**, le capitaine Masson, le lieutenant de Dianous de la Perrotine, deux sous-officiers MM. Dennery et Pobéguin, deux ordonnances Brame et Marjolet, quarante-sept tirailleurs indigènes et trente-et-un arabes des tribus, sept guides Chaamba et Iforas, le mokkadem de l'ordre des Tidjani. Ils partent avec près de 280 animaux (chameaux, chevaux, ânes) et une importante somme d'or. Pendant deux mois, la colonne progresse sans difficulté majeure vers le Hoggar. Leur chemin s'arrête le 16 février 1881 à Bir el-Garama, où la mission subit l'attaque des Touaregs Hoggar et Ajjers. Tous les Français trouvent la mort. Seuls une vingtaine d'indigènes arrivent à regagner Ouargla. En France, l'émotion est grande.

Fernand Foureau est né le 17 octobre 1850 au château de Frédière dans le Limousin. Il s'oriente vers des études scientifiques et de géographie. Il réalise dans un premier temps des forages de puits artésiens pour la compagnie de l'Oued Rih, puis devient célèbre pour ses nombreux voyages d'études effectués dans le désert à partir de 1882 qui lui valurent de nombreux prix de la Société de

géographie. Ses neuf expéditions de 1888 à 1896 dans le sud-algérien ont également pour objet d'étudier la possibilité de réaliser une ligne de chemin de fer transsaharienne allant de Ouargla à In Salah.



Fernand Foureau



Commandant Amédée Lamy

François Joseph Amédée Lamy est né à Mougins (Alpes-Maritimes) le 7 février 1858.

Il entre à 10 ans au Prytanée militaire et obtient le grand prix de géographie au concours général des lycées et collèges de province. Il est ensuite élève à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr (1878-1880), 63<sup>e</sup> promotion (des Zoulous).

Il commence sa carrière en 1880 en partant comme sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs algériens. Il découvre l'Afrique saharienne, participe à la colonisation française en Tunisie puis part au Tonkin en 1884 et y reste jusqu'en 1886. Revenu à Alger en 1887 comme officier d'ordonnance du général commandant la division d'Alger, il renoue avec le Sahara et notamment le méhari dont il prouva les avantages. Le désert le fascine et il apprend à vivre avec peu : « Personnellement, je ne serai vraiment heureux que lorsque je pourrai vivre sans boire ni manger. En ce moment, je m'entraîne à ce genre d'existence, mais je ne suis arrivé qu'à des résultats médiocres. Je suis encore obligé de manger plus de six dattes à mes repas : c'est désolant ! »

Il participe à la mission Le Chatelier en 1893, chargée de l'étude d'un projet de voie ferroviaire entre la côte et Brazzaville, ainsi que d'études botaniques, géologiques et géographiques.

Fernand Foureau s'était consacré au développement du Sud algérien. De 1884 à 1886, il effectua neuf missions de reconnaissance et d'approche, mandaté par le « département de l'Instruction publique » Il prit contact avec les Touaregs et sortit au moins deux fois d'une situation critique, grâce à son sang-froid et à la défiance dont il ne se départait jamais en pays targui<sup>1</sup> [Targui = singulier de Touaregs, NDLR]. Pour la mission Sahara-Tchad, Foureau demanda une subvention de 450 000 francs or. La somme put être réunie grâce à un legs de 250 000 francs de M. Renoust des Orgeries et la participation du ministère des Finances, du ministère des Colonies, du ministère de l'Instruction publique et de quelques mécènes, dont le député Charles Dorian.

Le 18 août 1898, Léon Bourgeois, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, signait une lettre de service à Fernand Foureau, lui confiant la mission « de poursuivre l'exploration scientifique du Sahara, entre l'Algérie et le Soudan » [02].

À cette mission scientifique, Foureau estimait qu'il fallait une escorte car « il fallait prouver aux Touaregs que je possédais les moyens de me faire respecter et que j'étais indépendant, du fait de mon escorte même. » [06].

Le commandant Lamy devint le chef adjoint de la mission. Le ministère de la Guerre affecta 213 tirailleurs algériens du régiment où Lamy avait servi<sup>2</sup>, 50 tirailleurs sahariens, 13 spahis et une section de deux canons Hotchkiss à 200 coups chacun.

---

<sup>1</sup> A la différence de Flatters qui n'a jamais voulu croire aux dispositions hostiles des Touaregs, ni à leur déloyauté.

<sup>2</sup> Le Premier Tirailleurs algériens.

Dix officiers étaient sous les ordres du commandant Lamy : le capitaine Émile Reibell, les lieutenants Verlet, Métois, Britsch, de Thézillat, Rondenay, Oudjari le sous-lieutenant Aldebert de Chambrun et les docteurs Fournial et Haller.

Quatre civils participaient également à la mission, MM. Charles Dorian, N. Villate, L. Leroy et Jacques du Passage, ainsi que 31 cadres subalternes européens.

Sur les deux médecins militaires, Émile Reibell a écrit [06]<sup>3</sup> :

Pour lui donner la réplique, le docteur Fournial était impayable ; avec une verve méridionale endiablée et une exubérance qui contrastait avec la froideur affectée du commandant Lamy, qui traitait volontiers son compatriote de Mocco, il se livrait à la popote, sous la tente marabout qui abritait pour le repas du soir, le seul qui fût pris en commun, tous les membres de la mission, civils et militaires, avec son camarade Aldebert (de Chambrun), à des joutes oratoires et à des pitreries du plus haut comique. Nos maigres repas étaient assaisonnés d'esprit provençal et égayés par des scènes où, singeant deux clowns célèbres, nos deux lurons nous transportaient au Nouveau Cirque et déchaînaient le fou rire général. Grâce à eux, l'atmosphère de la popote, sinon ses menus, fut toujours réconfortante.

Le tempérament excessif de Fournial se manifesta jusque dans la maladie, à laquelle il résista victorieusement grâce à une ténacité de vie admirable. Il était parti pour la mission à peine convalescent d'une fièvre typhoïde des plus graves et le régime alimentaire de la popote eut bien vite ulcéré à nouveau la muqueuse de ses intestins ; il fut atteint d'une entérite aiguë qui le réduisit à l'état de squelette. Nous le crûmes perdu. Mais il ne cessa pas de lutter contre le mal, mettant sur les dents le personnel de l'infirmerie appelé à le soigner nuit et jour et à le servir avec un dévouement de tous les ins-

tants. On connaît son mot désespéré quand il fut décidé qu'on contournerait le Tchad par le nord : « Ah ! si vous croyez que c'est rigolo d'aller « poser culotte » tout autour de ce maudit lac ! » Grâce à une énergie surhumaine et à des soins empressés, il se rétablit petit à petit et, à l'arrivée à Bordeaux, s'il n'était pas encore obèse, il était redevenu gail- lard. Avec cela artiste jusqu'au bout des ongles, dessinant à merveille et sachant tout faire de ses dix doigts. J'ai encore les enveloppes en filali qu'il fabriquait pour contenir mes carnets et relier mes manuscrits, qui ne durent qu'à lui leur conservation. Celle-ci est devenue plus intéressante depuis que Fournial lui-même a perdu ses propres papiers relatifs à la mission saharienne dans le désastre de la Méhalla d'Abd el-Aziz à Mechra-ech-Chaïr, au Maroc (en 1906). Il n'a con- servé que quelques-uns de ses dessins à la plume ou au crayon dur, véritables œuvres d'art, qu'il a bien voulu mettre à ma disposition avec sa générosité habituelle pour orner ce volume.

<sup>3</sup> « Ceux du Pharo » a fait apposer une plaque à la mémoire d'Henry Fournial au Muy (Var) le 13 avril 2019 et a reçu en don sa canne le 25 juin 2019 (voir sur le site [www.ceuxdupharo.fr](http://www.ceuxdupharo.fr))

Par un contraste frappant, le médecin aide-major Haller s'opposait en brun et froid Lorrain au type rutilant de son confrère provençal ; ils s'entendaient néanmoins parfaitement et la répartition des tâches entre eux se faisait toujours à l'amiable. D'un moral bien trempé, énergique et réservé, tête froide et cœur chaud, le docteur Haller avait une silhouette fine et élégante et une attitude un peu distante qui en imposait. Un point de ressemblance entre nos deux toubibs, ce fut que l'un par sa maladie et l'autre par la blessure dont il fut atteint, le 2 mai 1900, nécessitèrent plus de soins que n'importe lequel des autres membres de la mission ! C'est dans les bras du docteur Haller qu'expira le commandant Lamy à Koucheri, le 22 avril 1900, dans la soirée ; le 2 mai suivant, dans la poursuite de Fadel-Allah, fils aîné et successeur de Rabah, tué le 22 avril, le docteur Haller fut frappé par une balle qui lui brisa la cuisse. Il dut être laissé au Chari, lors du retour de la mission saharienne, et ne put être soigné sérieusement qu'au Val-de-Grâce en décembre 1900, huit mois après avoir été blessé, d'où un raccourcissement de la jambe de 9 centimètres qui le fit juger par le service de santé inapte au service militaire actif, en temps de paix, mais n'empêcha pas qu'il ne fût rappelé sous les drapeaux en 1914 à la mobilisation générale et placé à la tête de l'ambulance chirurgicale automobile, « l'Autochir » du 20<sup>e</sup> C. A. C'était un praticien de grande valeur (1).

Le regroupement préparatoire se fit à Sedrata, près de Ouargla. Foureau avait acheté 1 000 chameaux<sup>4</sup> et des marchandises de toute sorte, des vivres pour plus d'un an, un stock important de munitions et, pour en avoir longuement discuté avec Savorgnan de Brazza, un véritable trésor en *bouthirs*, les fameux thalers de Marie-Thérèse, encore en usage dans tout le centre de l'Afrique.



Un thaler d'argent, ou bouthir ([www.ceuxdupharo.fr](http://www.ceuxdupharo.fr))

C'est donc une lourde colonne qui quitta Sedrata le 23 octobre 1898, pour affronter les 2 000 km de désert de Cedrata à Zinder, dont 1 000 dépourvus de toute oasis de Sedrata à l'Air.

Une analyse superficielle montrerait qu'à raison de 20 km par jour, la traversée du désert ne demanderait qu'une centaine de jours. En fait, l'hostilité passive des Touaregs, le manque de guides, le sable et la montagne, le quête incessante et obsessionnelle d'eau et de fourrage, la mort des

<sup>4</sup> *Camelus dromedarius*, chameau d'Arabie communément appelé dromadaire.

chameaux et la difficulté à trouver des animaux de remplacement, firent que Zinder ne fut atteinte que le 2 novembre 1899, soit après plus d'un an d'épreuves.



Les officiers de la mission [01]

(1) Cdt Lamy ; (2) Cne Reibell ; (3) Lt Métois ; (4) Lt Britsch ; (5) **Dr Haller** ; (6) Lt Oudjari ; (7) Lt de Chambrun ; (8) Lt Rondenay ; (9) Lt Verlet-Hanus ; (10) Lt deThézellat ; (11) **Dr Fournial**.



Fernand Foureau



Charles Dorian



L. Leroy



N. Villatte

Les civils de la mission [01]

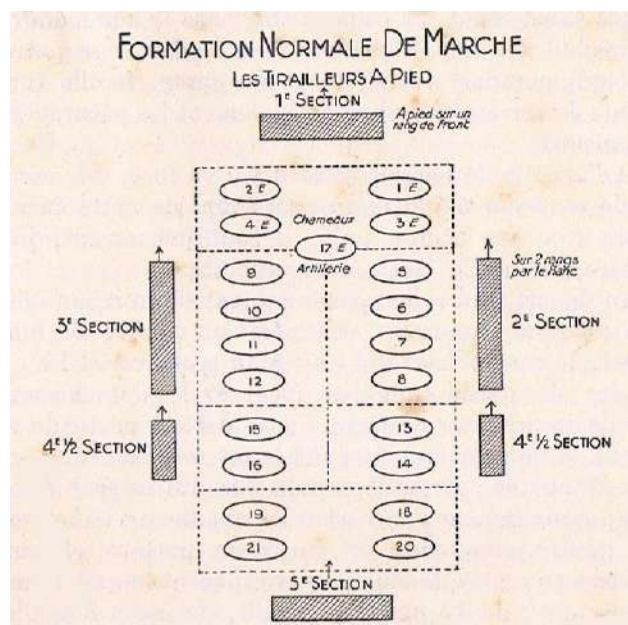
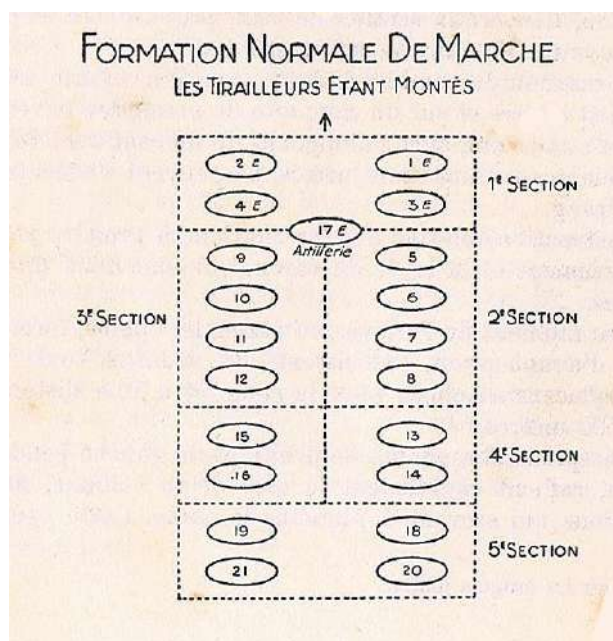


Fernand Foureau sous sa tente [01]

### De Sedrata à Aïn El Hadjadj

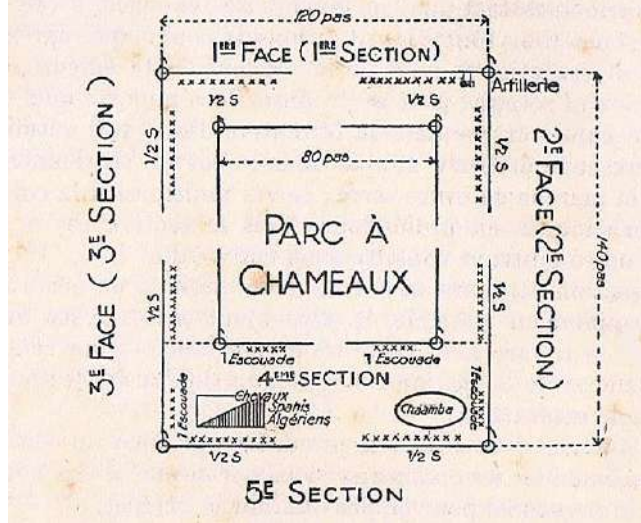
Aïn El Hadjadj est le point le plus éloigné de Ouargla atteint par Fernand Foureau lors de ses précédentes explorations.

La mise en marche d'un convoi si imposant et le risque permanent d'attaques touareg imposaient une organisation rigoureuse. Le commandant Lamy établit quatre schémas qu'il appliqua pendant toute la mission [06]:



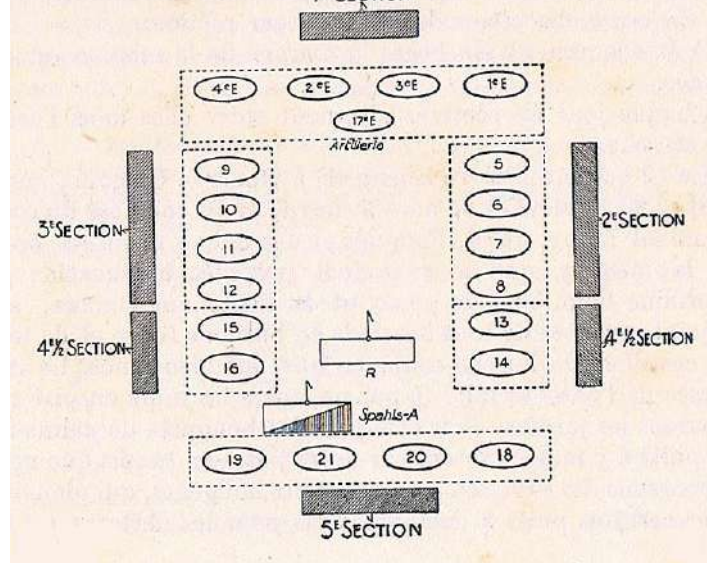
La 1<sup>ère</sup> section était sous les ordres du lieutenant Métois, la 2<sup>ème</sup> du lieutenant Britsch, la 3<sup>ème</sup> du lieutenant Oudjari, la 4<sup>ème</sup> du lieutenant Verlet-Hanus et la 5<sup>ème</sup> du lieutenant Rondenay, chaque section étant divisée en quatre échelons.

# BIVOUAC DE L'ESCORTE DE LA MISSION



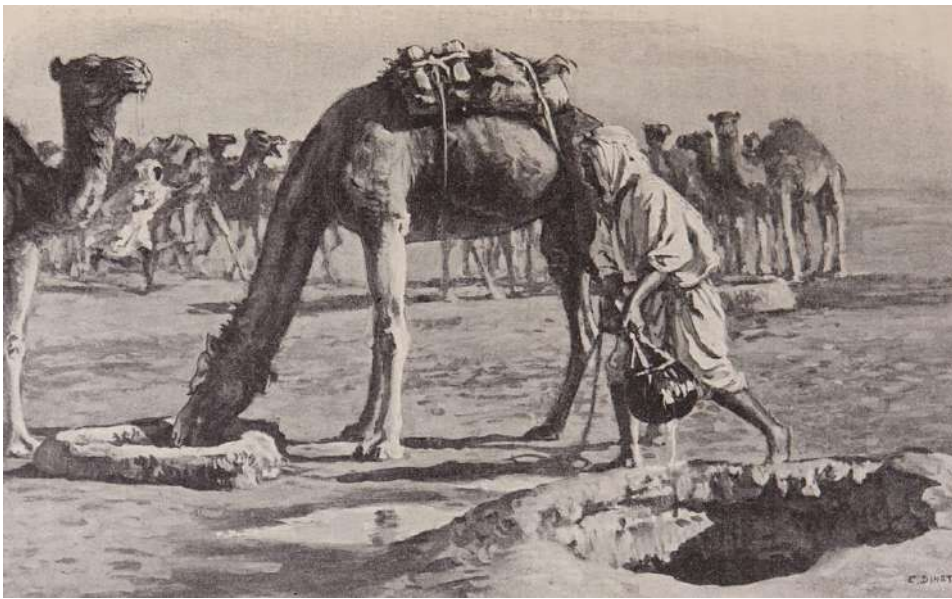
Le camp établi dans le désert [01]

# FORMATION DE COMBAT (PRISE ÉTANT EN MARCHÉ)



Émile Reibell écrit [06] :

*C'était une forte et lourde colonne, capable de briser toutes les résistances armées pouvant s'opposer à nous dans le Sahara et de surmonter bien des difficultés, sauf peut-être la plus grande et la plus dangereuse de toutes, celle du désert lui-même qui lui opposait son manque d'eau, son aridité, les obstacles d'un terrain tantôt sablonneux tantôt rocheux, souvent accidenté et son climat implacable avec des variations de températures allant de -14 degrés à + 54 degrés ; auxiliaires sur lesquels comptaient les invisibles indigènes de ces parages, aux aguets, suivant le sillage du long serpent que nous formions et qui faisait une trace indélébile sur le sol, puisque notre piste fut jalonnée par les cadavres des chameaux et par les débris des cargaisons semées en cours de route ou brûlées à demi aux gîtes d'étape faute de moyens de transport.*



Obsédée par la recherche de pâturages et d'eau, d'oasis en oueds, où les rares puits ne donnaient pas suffisamment d'eau pour abreuver rapidement les animaux, la caravane atteint Aïn El Hadjaj le 3 décembre 1898, après 42 jours d'épreuves.

Le 4 novembre, mandaté par le gouverneur général de l'Algérie, le capitaine Pein avec une escouade de 120 Algériens et de 50 spahis sahariens, fait sa jonction avec la colonne Foureau-Lamy : il apporte à tous le courrier, créant une vive émotion dans le groupe.

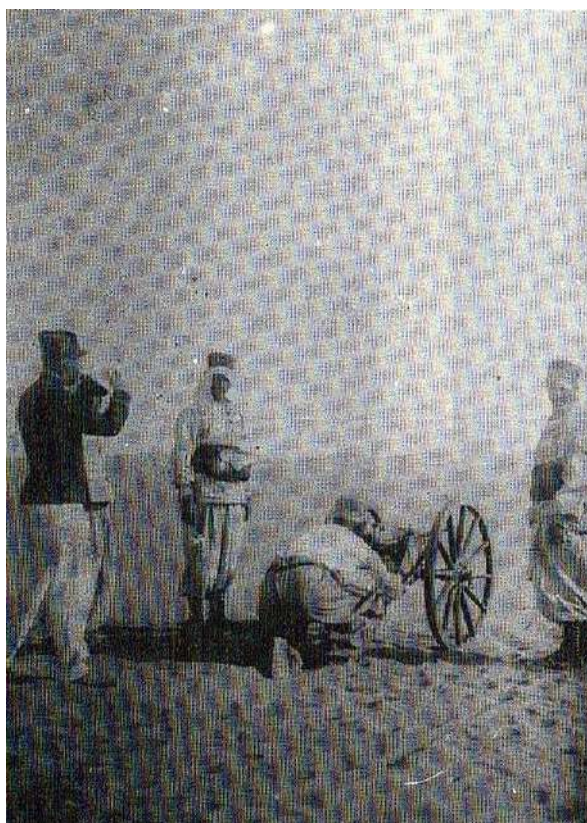
À Timassanine le 18 novembre, Jacques du Passage, trop jeune et inexpérimenté, demande à retourner à Ouargla. Le commandant Lamy lui adjoint une escorte composée du capitaine Pein avec son escouade et du lieutenant de Thézillat.

Le 30 novembre décède le caporal Receveur, malade depuis Ouargla (dysenterie) et tombé en syncope le 29 novembre. Il est enterré sur place, avec tous les honneurs possibles. Gabriel Britsch écrit [03] :

*Ce pauvre Receveur est mort hier à 8 heures sans avoir repris connaissance. Nous l'avons inhumé ce matin à 10 h 30, dans une fosse creusée au pied de la montagne, à la mode indigène : un trou pour le corps, avec un rebord permettant d'y appuyer des pierres plates le recouvrant. Nous avons formé un petit cortège avec quelques tirailleurs de toutes les sections et nous avons suivi un brancard qui portait en terre notre premier mort, malade d'ailleurs depuis Ouargla et pour qui, ma foi, il valait mieux de cesser de souffrir. Un drapeau recouvrait le corps, porté par les gradés français de la mission ; une croix de bois et*

*une couronne de djerids<sup>5</sup> étaient portés devant. Le commandant Lamy lui a adressé, au nom du 1<sup>er</sup> Tirailleurs et au nom de la mission, un dernier adieu et chacun s'est retiré après avoir jeté sa poignée de terre sur ce pauvre petit troupié français, qui avait rêvé la traversée de l'Afrique et qui repose maintenant en plein désert, au pied de la montagne de Tabelbalet. Son souvenir ne nous quittera pas.*

À l'approche d'Aïn El Hadjaj, la plupart des guides châambas<sup>6</sup> et des sokhars<sup>7</sup> désertent, tant est grande la crainte d'un affrontement avec les Touareg dans le Tassili N'Ajjer.



Essai du canon à Timassanine [01]

### **D'Aïn El Hadjadj à l'Aïr**

La mission reconstitue ses forces à Aïn El Hadjadj où eau, fourrage, orge et dattes ne manquaient pas et repart le 16 décembre avec un guide targui que le commandant Lamy avait réussi à se procurer.

Dans le Tassili N'Ajjer, la colonne se heurte à un paysage de rochers, d'éboulis, de montagnes à escalader, de ravins vertigineux et la progression est très lente et malaisée : il faut par exemple plusieurs heures pour faire descendre 50 chameaux dans une vallée ; la colonne s'étire en file indienne sur plus de huit kilomètres et le commandant Lamy autorise chaque section à progresser à sa guise.

Le 24 décembre au soir au puits de Tighammar dans le Tassili N'Ajjer, à plus de 1 000 mètres d'altitude, la colonne fête Noël [06] :

---

<sup>5</sup> Palmes de dattiers.

<sup>6</sup> Tribus arabes.

<sup>7</sup> Chameliers Châambas du Nord de l'Algérie.

*Nous sommes à la veille de Noël, que nous avons fêté en débouchant deux bouteilles de champagne pour arroser un festin dont voici le menu : un succulent couscous, accompagné de morceaux passablement résistants de mouflon ; puis un plat extra, composé d'un mélange de boîtes de conserves : tripes à la mode de Caen, raviolis et saucisses aux choux, le tout formant un salmigondis délectable ; enfin, un rôti de viande de chameau et des dattes au dessert. La soirée s'est passée autour de grands feux allumés sous le ciel clair, par une admirable pleine lune. Le jour, il fait + 18 degrés ; la nuit – 5 degrés.<sup>8</sup>*

Le lendemain, surprise : un émissaire envoyé par le capitaine Pein apporte trois chameaux chargés de dattes ! Pour maintenir au maximum le lien entre la mission et le Sud algérien, le capitaine a laissé 50 hommes à Timassanine, 100 à Tissemaghem et 40 qui doivent poursuivre jusqu'à la mission. Le lieutenant Charles de Thézillat, avec un peloton de spahis sahariens, escorte les convois destinés à la mission.

Du 25 décembre au 1<sup>er</sup> janvier, la progression est relativement aisée mais les chameaux souffrent terriblement de faim, de soif et de la gale. Le 30 décembre, le bivouac est installé à Tiresoutine qui dispose d'excellents pâturages. Le 31, la mission s'installe dans l'oued Tirest auprès d'un pâturage abondant, et le 1<sup>er</sup> janvier dans l'oued Afara où l'eau est abondante mais la végétation rare : les chameaux n'ont à brouter que du *guetaf*, arbuste au feuillage vert mais fortement salé et qui donne soif aux animaux ; ceux-ci ont bu environ 70 litres chacun et ils sont en piteux état, leur maigreur et la gale ne faisant qu'augmenter.

Le 8 janvier, la colonne se remet en route. Il n'est plus possible de faire monter les hommes à chameau, tous vont à pied.



Le 9 janvier, au campement de Timédounine, il reste 905 chameaux à la mission. Dans les jours qui suivent, une moyenne de 6 chameaux meurt d'épuisement chaque jour. La ration des hommes se réduit à 4 kg de couscous, 3 kg de dattes et 3 kg 800 de farine par jour pour 14 personnes. La viande des chameaux malingres abattus dégoûte tout le monde et plus personne n'en mange. Les dattes sont épuisées le 9, la farine le sera le 25.

Des vols sont commis par des hommes affamés. Pour y mettre fin, le commandant Lamy punit deux délinquants de 60 jours de prison, à faire les mains attachées, désarmés, en avant des avant-postes, sous l'œil des sentinelles.

Le 17 janvier, la colonne arrive dans la vallée de Tadent. Depuis le 1<sup>er</sup> janvier, elle a perdu 44 chameaux. Le système mis en place par le capitaine Tein montre son efficacité : un convoi venu de Ouargla à 1 550 km apporte des dattes, du sucre et de *dehen*<sup>9</sup>. Dans le même temps, une petite

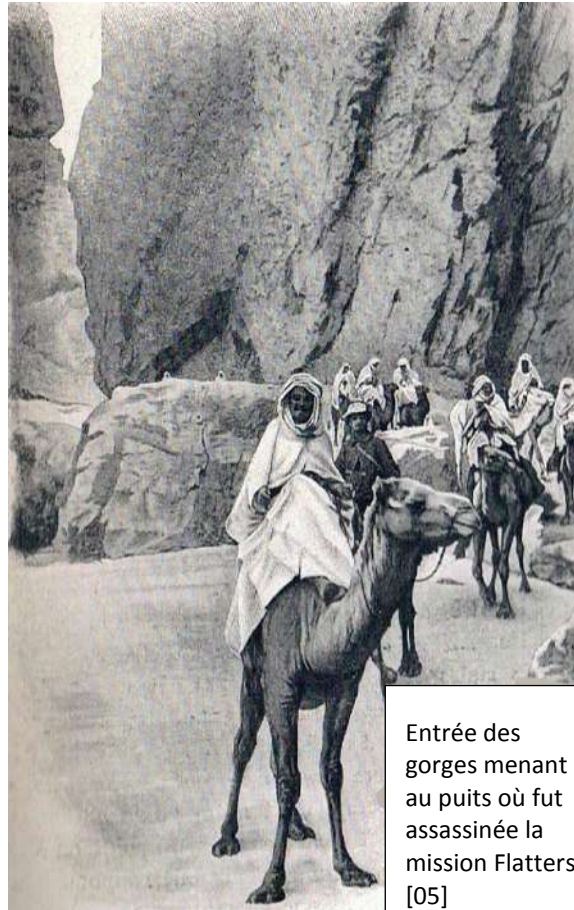
---

<sup>8</sup> Commentaire d'une des membres du bureau : *beuark* !

<sup>9</sup> Beurre arabe liquide.

caravane venant de l'Air amène avec elle Thâleb, un Targui, qui connaît l'emplacement où a été assassiné Flatters et qui s'offre à y conduire les Français, dans le plus grand secret.

Le 20 janvier, le commandant Lamy, Fernand Foureau, Charles Dorien, le photographe Leroy, le guide Azdjer Thâleb et 25 méharistes partent pour le puits de Tadjenout où a été anéantie la mission Flatters. Ce puits est à 150 km au nord-ouest de Tadent. La colonne n'en revient que le 24 dans l'après-midi. Fernand Foureau a fait le récit de ce pèlerinage [04]<sup>10</sup> :



Entrée des gorges menant au puits où fut assassinée la mission Flatters [05]

*Le 21 janvier.* — Départ matinal sur un sol de schiste et de quartz coupé de nombreux lits de rivières se dirigeant tous vers notre gauche au sud-ouest. La plus importante de ces rivières, l'ouad Takalous qui, en aval, prend le nom d'ouad Tidjilost-Temmine, se trouve bientôt être notre route, nous la remontons. Son lit est large et encombré de petites dunes de sables mouvants absolument nues et difficiles pour la marche.

En amont de ces dunes le Takalous reçoit deux affluents importants, venus du nord : le Timmat et l'Izzinâten. Le campement est établi sur le bord même du Takalous. Toutes les régions que nous traversons donnent le spectacle d'une véritable désolation : pas de végétation, pas d'arbres, pas d'eau ;

...

<sup>10</sup> Il est classique d'écrire que la mission Flatters a été assassinée à Bir-el-Gharama. C'est inexact car ce nom arabe signifie « puits du tribut ». La mission a été massacrée dans la vallée de Tadjenout-Inhaouen, comme l'appellent les Touareg.

*Le 22 janvier.* — Nous partons au petit jour, bien décidés à atteindre le soir même le puits du massacre. Droit devant nous, et à gauche du Serkout, le massif du Sodderaï dresse ses hautes chaînes multiples, âpres, rugueuses, et s'élevant à mesure que les chaînes s'éloignent plus au nord-ouest. Nous passons tout près, et au nord d'un haut mamelon nommé Tamellokha. Aux yeux de notre guide ce piton passe pour être la limite entre le territoire des Ahaggar et celui des Azdjer; bien que d'autre part les Azdjer, dans mes voyages antérieurs, m'aient assuré que la rivière où eut lieu le massacre de Flatters était propriété des Azdjer, et qu'elle appartenait en propre à Moulay-Ag-Khaddadj qui la louait aux Ahaggar — suivant la coutume — contre une redevance de douze brebis.

De même, et toujours au dire de notre guide, la limite entre les deux territoires passerait par un autre piton, nommé Tintamellokha, situé un peu plus au nord.

Nous sommes toujours dans des schistes et des granits désolés et infertiles; l'impression laissée par le pays est d'une infinie tristesse. Nous continuons dans un chaos de hautes collines très rudes et très difficiles, passant d'une rivière dans une autre par des cols peu élevés mais très rugueux et très étroits, qui nous font atteindre la rivière où était établi le camp du colonel Flatters lorsqu'il se porta, pour boire, au puits du massacre. Ce camp, dont notre guide ne connaît pas le gisement exact, se trouvait en aval du point où nous traversons la rivière, et par conséquent nous coupons ici la ligne de marche du colonel. Nous cheminons dans des cols nus composés de schistes sombres, par lesquels les Touareg ont dû diriger le malheureux colonel et nous débouchons — après avoir fait éclairer la route par quatre hommes à pied — dans la rivière Inhoaene, en aval du puits de triste souvenir. Après avoir suivi cette rivière, en la remontant dans deux ou trois de ses coudes, nous arrivons au puits lui-même, qui se nomme Tadjenout.

Le puits, à notre grand désappointement, est à sec : aucun vestige ne subsiste. A 30 mètres du puits une énorme touffe d'Ethel, entièrement brûlée, dresse, grimaçants vers le ciel, ses troncs noircis par le feu, sur un lit de cendres. Nous recueillons pourtant un fragment de talon de soulier d'origine européenne, quelques débris d'os calcinés; un peu plus

loin, à 800 ou 1 000 mètres au nord-est du puits, on trouve un humérus gauche ; est-ce là un débris de nos compatriotes ? c'est bien difficile à décider ; et pourtant il paraît que le capitaine Masson a été tué en ce point précis, parce que, blessé tout d'abord au puits, il avait pu sauter sur son cheval et s'était éloigné dans cette direction pour être ensuite traîtreusement achevé par quelque Targui masqué derrière un rocher. Est-ce que ces détails sont suffisants pour permettre de croire que ce vestige appartenait bien au capitaine Masson ?

Toute la colonne reprend la marche le 27 janvier. Deux spahis algériens envoyés en éclaireurs par le lieutenant de Thézillat demandent l'assistance d'un médecin pour soigner le brigadier Ravin, blessé accidentellement. Le docteur Fournial fait demi-tour et retourne vers Tadent.

Dans la nuit, un tirailleur de la troisième section fait désertion.

La marche dans des vallées avec une végétation abondante et d'excellents pâturages est aisée, mais les chameaux, épuisés, meurent les uns après les autres.

À partir du 29 janvier, c'est la traversée de la région du Tanezrouft<sup>11</sup>, « la plus morne et la plus ingrate qu'on puisse trouver. » L'aridité est absolue et les pistes sont jonchées de squelettes de chameaux. La colonne effectue des étapes quotidiennes de plus de 40 km, les hommes à pied traînent et peinent derrière la colonne. Dans la nuit du 30 au 31 janvier, un tirailleur blessé aux pieds et n'ayant plus la force de continuer, se suicide en se tirant un coup de feu dans le ventre.

Le 31 janvier, on compte 97 chameaux morts depuis Tadent ...

Le 2 février, arrivée à In-Azaoua où le puits est très abondant, avec un débit de 2 mètres cubes à l'heure. La colonne a perdu 200 chameaux. Les animaux restants sont abreuvés pendant 24 heures, puis sont menés au pâturage.

Le 7 février, sur une hauteur à 700 mètres du puits, commence l'édification d'une redoute – qui sera terminée le 9 – nommée Fort Flatters.



Fort Flatters en 1960 (internet)

La cinquième section reste à Fort Flatters pour garder dans la redoute les charges de vivres, de cartouches et de pacotille de la mission civile qui ne pouvaient être emmenées. Le lieutenant Rondenay, saharien le plus expérimenté, est désigné pour cette tâche délicate. Les chameaux de la

---

<sup>11</sup> Tanezrouft signifie « désert » en tamazight. Aujourd'hui appelé Ténéré, il est considéré comme un des déserts les plus arides de la planète.

section sont répartis entre les autres sections et les hommes de la cinquième section sont approvisionnés en dattes et en farine pour cinquante journées.

Le lieutenant Charles de Thézillat, qui vient d'arriver à In-Azaoua avec son peloton de spahis sahariens, est autorisé à se joindre à la colonne pour la suite de la mission.<sup>12</sup>

Le 11 février, de Thézillat part en avant-garde vers l'Air, avec artillerie et spahis. Le 12, le reste de la mission démarre, après avoir fait ses adieux au lieutenant Rondenay et rendu les honneurs au pavillon français qui flotte sur Fort Flatters.

Selon Émile Reibell [06] :

Le 17, on fait une petite étape de 14 kilomètres pour camper dans l'oued Taghazit, à 10 kilomètres d'un point d'eau, mais dans une cuvette de pâturages merveilleux ; le bas-fond est couvert de mimosas, tahlas, bourrokeba, et surtout de nessi, tout jeune, tout frais, très tendre, qui constitue un fourrage idéal dont nos animaux se régalaient. Mais la corvée d'eau à 10 kilomètres du camp est terrible ! On chemine tantôt sur le fond de l'oued qui est sablonneux et où l'on enfonce dans le sol, ce qui est très fatigant, tantôt sur les bords, principalement sur la berge gauche où le medjbed (1) est bien marqué. On arrive ainsi à un dernier coude, très prononcé, formé par l'oued au sortir de la gorge où il prend naissance. La montée est très dure. La descente de l'autre côté est également fort raide. Mais rien ne peut égaler les difficultés que présente la marche pendant les 600 ou 800 mètres qu'il faut suivre au fond de la vallée, en se glissant au milieu des blocs énormes de granit ou de porphyre rose strié de gris et de bleu, aux teintes délicieusement délicates ; les animaux s'avancent un par un, faisant maints faux pas, plusieurs tombent et le chemin est obstrué, il faut les relever ; dans sa chute un chameau s'est cassé une patte, il faut le débiter sur place pour dégager la voie. On parvient enfin à un emplacement circulaire, surplombé de berges à pic d'une hauteur de 200 mètres en moyenne. Les parois granitiques sont recouvertes de dessins représentant des hommes et des animaux, autruches, girafes, chameaux, d'un dessin naïf et primitif. Serait-ce à Taghazit que se trouverait l'École des Beaux-Arts de l'Air ? Les figures sont mêlées aux caractères touareg et quelquefois en partie recouvertes par eux ; on dirait de ces rébus où les dessins sont complétés par des lettres, mots ou phrases. En tout cas, nous ne parvenons pas à les déchiffrer. Au centre du cirque rocheux, apparaît un trou béant au fond duquel nous trouvons l'eau à 2 m. 50 au-dessous du niveau du sol. Elle est très jaune, recouverte d'écume et mélangée de gravier.

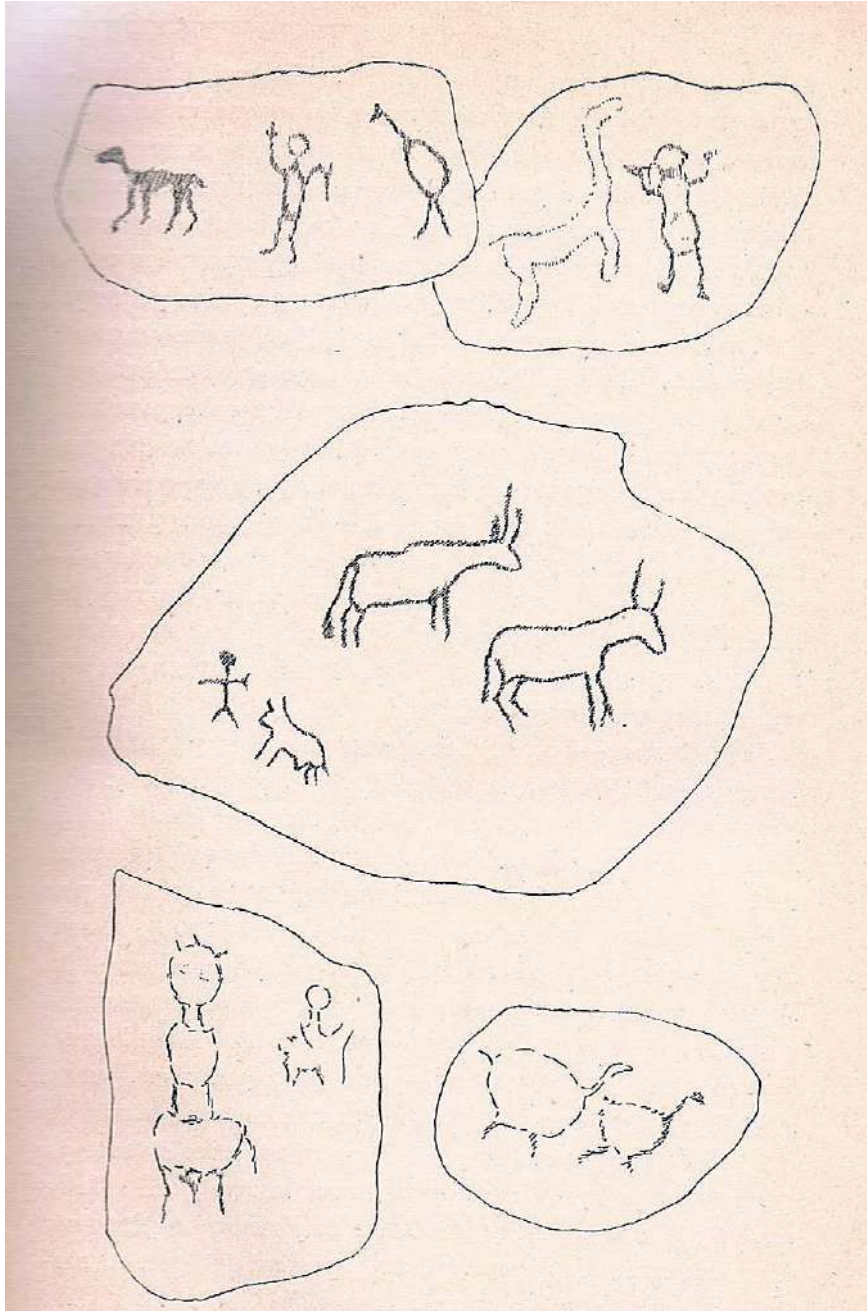
La colonne est à quatre jours d'Ighezzar<sup>13</sup>, premier village de l'Air. Les étapes sont courtes, le pâturage abondant.

Reste le souci de l'escouade laissée à In-Azaoua. Le commandant Lamy envoie deux guides en avant-coureurs à Ighezzar, avec pour mission de rassurer les populations sur les intentions pacifiques de la mission et préparer la location des 400 chameaux qu'il faudrait trouver pour enlever tous les bagages laissés à la garde de Rondenay.

Le 23 février, les guides reviennent, assurant que la population d'Ighezzar accueillera la mission avec bienveillance mais qu'il n'y a pas de chameaux frais.

<sup>12</sup> L'obliger à retourner et traverser à nouveau le Tanezrouft, à huit jours d'intervalle, était le condamner à une mort certaine.

<sup>13</sup> Près d'Iferouane.



Gravures rupestres dessinées par Henry Fournial [04]

À Ighezzar, l'accueil par El Hadj Mohammed, chef du village, est chaleureux. La mission s'installe entre le village et les puits. Le bivouac est installé sur un espace restreint afin de constituer une petite redoute où le détachement qui restera à Ighezzar après le départ des chameaux et de leur garde au pâturage, soit en sécurité et en état de se défendre.

Aux puits, l'attitude de la population âpre au gain est hostile. Émile Reibell négocie à 1 bouthir par puits l'autorisation d'abreuver les chameaux.

Le 7 mars, un tirailleur et le sokhar Miloud ben Amara, partis reconnaître un puits, sont assassinés et dépouillés. Dès lors, les relations deviennent très tendues et il apparaît bien illusoire d'espérer encore louer des chameaux.

Le 11 mars, El Hadj Mohammed informe en secret le commandant Lamy que « les Touareg sont là en grand nombre ; veille ! » Aussitôt sont prises les dispositions de défense du camp, qui ne dispose que de 70 fusils et des deux canons, le reste étant mis à la surveillance des chameaux au pâturage. Après

une nuit sans incident, les Touaregs attaquent la zériba<sup>14</sup> : les méhara<sup>15</sup> foncent sur le camp, excités par les youyous des femmes, mais un tir nourri des assiégés et les petits canons les arrêtent immédiatement. C'est la débandade chez les Touaregs, laissant sur le sol 9 morts, 30 blessés, chameaux, rahlas<sup>16</sup>, sabres, fusils, etc. La mission remporte en moins d'une demi-heure son premier succès militaire.

La leçon a été rude pour les Touaregs, mais il n'est désormais plus question d'obtenir des chameaux. Le commandant Lamy décide de partir pour In-Azaoua le 16 mars, pour ramener le lieutenant Rondenay, ses hommes et les bagages gardés à Fort Flatters. Le détachement est composé de 400 chameaux encore valides, avec les lieutenants de Thézillat, Métois et Verlet, le docteur Haller, 100 tirailleurs, 20 spahis sahariens, 4 châambas, des vivres pour onze jours et de l'eau pour six. Il en revient le 7 avril, mission accomplie mais 200 chameaux étant morts, il dut se délester d'une centaine de charges à Fort Flatters qu'il brûla pour ne pas les laisser aux Touareg et dans la région de Taghazit où il a pu les cacher sous des rochers.



Arrivée du commandant Lamy (internet)

Dans le même temps, le reste de la mission a perdu 50 chameaux et il ne reste quasiment rien du troupeau fièrement constitué à Ouargla.

Le 30 mars, alors que François Lamy n'est pas encore rentré, est annoncée l'arrivée d'un envoyé du sultan d'Agadès, porteur d'une lettre pour le Commandant. Le 31, vêtus de leurs habits d'apparat, E. Reibell, F. Foureau et C. Dorian reçoivent avec éclat le vizir et le font patienter jusqu'au retour du Commandant. La lettre du sultan est sèche et la réponse du commandant Lamy tout autant. De chameaux, point.

Commencent alors des semaines de négociations quasiment sans issue. Il ne reste que 260 chameaux.

### **Agadès et Zinder**

Le 14 avril, le lieutenant de Thézillat part pour Taghazit récupérer les 18 charges qui y ont été cachées. Il est de retour avec les charges le 21 avril et n'a perdu que 4 chameaux.

Le 25 mai, le commandant Lamy et Fernand Foureau partent pour Aguellal avec 240 hommes, 2 canons, peu de vivres mais beaucoup de munitions, 18 chevaux et 60 chameaux susceptibles de porter une charge. Aucun officier n'a de tente ; il n'y a pas de cantines ni de popote.

La 2<sup>ème</sup> section et les malades des autres sections restent à Ighezzar pour garder les bagages, sous le commandement du capitaine Reibell, avec le lieutenant Britsch, le docteur Fournial et M. Leroy. La zériba est resserrée, en position de défense.

<sup>14</sup> Enclos fait de branches d'épineux.

<sup>15</sup> Pluriel de méhari, chameau de monte.

<sup>16</sup> Selles de méhari.

À Aguellal, le commandant Lamy organise plusieurs razzias pour se procurer ce qu'on s'obstinait à ne pas lui fournir moyennant rétribution. Le 26 mai, une expédition nocturne rapporte 100 bourricots<sup>17</sup>, une centaine de chameaux et de chameaux, des moutons et des chèvres que le détachement mange sur place, ainsi que 500 kg de bechna<sup>18</sup>.

Émile Reibell raconte le retour de ce raid [06] :

Le 5 juin, le Commandant m'annonce en grand secret son arrivée dans deux jours à Ighezzer, où il vient nous rechercher avec tous les moyens de transport dont il peut disposer à la suite de ses différentes razzias. Mais de plus grands sacrifices encore qu'à Inazaoua seront nécessaires. Le Commandant compte disposer de 200 chameaux, 280 bourricots et 50 bœufs, plus ou moins porteurs. On détruira tout le matériel, s'il le faut, pour ne conserver que les vivres et les munitions. M. Foureau nous attend à Aguellal.

6 juin, à midi arrive un nègre qui me tend un mot écrit au crayon par le Commandant, puis tombe raide par terre, incapable d'articuler une seule parole, inanimé comme le coureur de Marathon. Il faut environ un quart d'heure de soins, de frictions et d'aspersions d'eau pour le rappeler à la vie. L'état dans lequel se trouvait ce noir, cependant habitué à la chaleur torride du plein midi, nous laisse à penser ce que doivent souffrir nos hommes. Nous faisons préparer le café et la soupe pour les camarades. Vers 14 heures arrive M. Dorian monté sur son mulet. Il m'annonce que le Commandant ne sera là que dans une heure, au plus tôt. A la suite d'une série d'expéditions nocturnes, les hommes venus d'Aguellal sont dans un état de fatigue tel qu'ils marchent comme des inconscients. Le détachement avait quitté Aguellal le 5 juin à 15 h. 30. Il ne s'était arrêté qu'à 23 heures, lorsque l'obscurité avait rendu la marche impossible. Il n'arriva qu'à 16 heures à Ighezzer. Il n'avait plus d'eau depuis midi. Les hommes souffraient cruellement de la soif. Certains avaient bu leur urine et se traînaient à peine, d'autres avançaient hagards, titubant, comme fous. Nous allâmes à leur rencontre avec

du café, du lait chaud et des guerbans d'eau. Les malheureux se précipitaient comme des insensés sur les guerbans où ils buvaient à même, accroupis sur le sol. Il n'y eut cependant, à la suite de cette marche forcée, exécutée par une chaleur tropicale, aucun accident de santé grave à déplorer. Mais la nécessité d'un repos de deux jours à Ighezzer s'imposait. Ce délai nous permit de compléter nos préparatifs de départ. Il fallait fabriquer des bâts pour charger les bourricots et les bœufs. Pour les bœufs porteurs, constituer de grandes sacoques à placer sur leur dos. Avec les bœufs, les bourricots et les 200 chameaux restants, 300 charges seulement pouvaient être transportées à Aguellal et de là à Aoudéras, sur les 400 existant encore à Ighezzer. Le surplus devait être brûlé ou détruit. C'était une perte pécuniaire incalculable.

<sup>17</sup> Les auteurs écrivent bourricots, mâles des bourriques. Cette orthographe est aujourd'hui inusitée.

<sup>18</sup> Petit mil, millet.

Après avoir calculé au plus juste les charges des animaux aptes au bât – ce qui impliqua l’abandon des affaires personnelles des soldats et réduit les bagages des officiers à une demi-charge de chameau<sup>19</sup> – tous les excédents et le camp furent détruits et brûlés les 7, 8 et 9 juin.

Le 10 juin, après deux mois de séjour infructueux à Ighezzar et en butte à une hostilité larvée permanente des Touareg, la mission part tôt le matin pour Aguellal puis Audéras, près d’Agadès. Contrainte de voyager de jour en pleine canicule à cause des passages rocheux et de l’inexpérience des chameaux razziés, elle perd quatre hommes victimes d’insolation. Le 14 juin, une attaque des Touareg cause la mort du caporal Billotet, tué de 5 à 6 coups de sabre ou de lance. Le sergent Ducros et 4 tirailleurs sont blessés à coups de lance. Les ghazi<sup>20</sup> ont trente morts, laissés sur le terrain, et une centaine de blessés qu’ils emmènent avec eux. Le caporal Billotet est incinéré pour éviter une profanation de sa tombe par les Touareg.

Le 21 juin, il ne reste que 80 chameaux et 155 bourricots. En fait, il faut compter 50 chameaux pouvant porter une charge de 100 kg et 150 bourricots pouvant porter 40 kg. Tous les bagages sont encore réduits. Seuls Charles Dorian peut conserver son mulet de bât « Anatole » et son cheval « Caïd » et Fernand Foureau 5 chameaux, mais il doit faire le sacrifice de sa tente.

Le 25 juin, départ à 2h30 pour profiter de la pleine lune. Mal guidée et ayant trop dérivé à l’est, la mission n’arrive à l’oued Aoudéras que le 5 juillet et à Aoudéras même le 6. Le village est misérable mais l’eau est abondante. Ici aussi, l’hostilité est sourde, la mauvaise volonté latente.

Le 10 juillet, la mission reçoit la visite du vizir envoyé par le sultan d’Agadès.



Le vizir (dessin d’Henry Fournial) [06]

<sup>19</sup> Les tentes des officiers furent brûlées ; ils ne purent conserver qu’une petite cantine et leur lit de camp, qui sera brûlé le 21 juin.

<sup>20</sup> Guerriers musulmans en lutte contre les infidèles (chrétiens).

Le sultan cherche à faire éviter Agadès, le commandant Lamy veut acheter des vivres et louer 200 chameaux pour aller jusqu'à Zinder. Il reçoit des tribus voisines 3 charges de chameau de bechna le 12 juillet et 270 mesures de bechna et 150 mesures de blé le 13.

La mission tient à célébrer avec la plus grande solennité possible la fête nationale [06] :

14 juillet, Fête nationale! Dès l'aube, réveil en fanfare par les clairons et la nouba du détachement. Les couleurs sont hissées au grand mât de pavillon et saluées par une salve de deux coups de canon et de trois cartouches par fusil.

La revue est passée par le Commandant. J'ai, pour la seconde fois, l'honneur de lui présenter les troupes à pareille occasion; la fois précédente, c'était à El-Goléa en 1892. La troupe a bon aspect, malgré la diversité des tenues. La revue se termine par un défilé en colonne par demi-section. Après la revue, a lieu le départ des animaux au pâturage et lorsqu'au bout de quelque temps le camp a repris son aspect habituel, voilà que s'élève, au milieu d'un silence religieux, l'hymne national qui retentit plus profondément que jamais dans nos cœurs. C'est le docteur Fournial qui a eu l'excellente idée d'improviser, avec tous les soldats européens, une chorale dont il a pris la direction en véritable chef d'orchestre. M. Dorian, qui a le cœur chaud et le patriotisme ardent, a revêtu son smoking des grands jours avec les insignes de député pour la revue et il se mêle maintenant au groupe des choristes pour faire sa partie dans le chant. Chacun a essayé de trouver dans son petit baluchon un vêtement plus propre, un lambeau d'étoffe plus éclatant pour rehausser et égayer le costume habituel. M. Foureau exhibe un veston mauve du plus réjouissant effet.

Le chant de la *Marseillaise* nous laissa sous une impression profonde et réconfortante; les amusements reprirent le soir, après la sieste qui suivit le maigre repas dont le menu n'avait pas pu être amélioré: un morceau de viande rôtie sans sel et du café sans sucre. La soirée se termine par une représentation théâtrale dont le docteur Fournial a été l'ingénieur et dévoué organisateur. Le *Chant du départ* a clôturé la fête. Il était de circonstance. Tous, nous aurions bien voulu en faire une réalité immédiate!

Les jours passent, sans progrès notable. Les orages sont fréquents et assurent un bon ravitaillement en eau. L'accord paraît établi entre les sultans d'Agadès et de Zinder pour mettre obstacle, par tous les moyens possibles, à la progression de la mission.

Le 24 juillet à minuit, toute la mission se remet en marche. Le 27, elle arrive au sommet d'une butte d'où l'on aperçoit le sommet de la vieille mosquée d'Agadès, à 15 km. Agadès est la première ville rencontrée depuis Ouargla. Depuis Ouargla le 23 octobre 1898, la mission saharienne a parcouru près de 2 500 km, traversé le Sahara et franchi le Tassili N'Ajjer, le Tanezrouft et l'Aïr. Mais les 3 derniers jours, elle a encore perdu 2 chameaux et une vingtaine de bourricots.

Le commandant Lamy décide d'installer le camp près d'un puits abondant, à moins de 2 km au nord de la ville. Une zeriba<sup>21</sup> est construite, avec des bivouacs convenables. Les officiers reçoivent des nattes sur lesquelles sont dressés de frêles gourbis<sup>22</sup> qui protègent de la pluie.

Les relations avec le sultan sont compliquées et le commandant Lamy doit montrer sa force en défilant dans les rues de la ville – sale, pauvre, quasi en ruines – pour se faire respecter et imposer le drapeau français sur le palais du sultan. Fernand Foureau est très mal reçu par le cadî<sup>23</sup> jusqu'à ce

<sup>21</sup> Enclos de branches, de broussailles et d'épineux.

<sup>22</sup> Habitation sommaire.

<sup>23</sup> Juge ou notaire, de qui dépendent toutes les questions commerciales.

qu'il produise une lettre du chef des Tidjani<sup>24</sup> vantant les bienfaits de France et recommandant la protection des fils de l'islam [02]. L'hostilité de la population est patente. Les rumeurs de rezzou<sup>25</sup> sont persistantes.

Très vite s'installe un petit marché non loin du camp où les habitants viennent vendre leur production, au prix fixé par le commandant, ce qui ne plaît pas aux vendeurs, et où les soldats peuvent acheter quelques denrées qui complètent leur ordinaire (gourassas<sup>26</sup>, fromages, lait aigre, tabac, pigeons).



Le marché [04].

Le 3 août, une mission de reconnaissance est annulée pour ne pas contrarier une djema<sup>27</sup> de chefs touareg. Les approvisionnements restent très insuffisants.

Le 10 août à 1 heure du matin, toute la mission se met en route, en direction du Damerghou<sup>28</sup>. La route jusqu'aux puits d'Aballak, à environ 25 km d'Agadès, est parcourue facilement. Mais il n'y a pratiquement pas d'eau. Le 11 août, la colonne repart à 0h30. Au lever du jour, 15 km ont déjà été parcourus. Elle arrive dans une plaine immense, barrée à l'horizon par une ligne grisonnante de petites montagnes. La chaleur augmente d'heure en heure, les kilomètres s'accumulent, les bidons sont vides, les bourricots, éreintés, ne peuvent plus suivre. La colonne n'arrive à son campement qu'à 16 heures ...

*Bientôt, ce fut une débandade : les bourricots fatigués lâchaient ; avec chacun d'eux, on laissait un homme harassé qui se couchait à côté de l'animal affalé sous sa charge.*

*... Je ne souffrais pas encore de la soif mais j'avais plutôt la fatigue des jambes et le besoin de sommeil, qui, joints probablement chez beaucoup d'hommes à la soif, devaient rendre pour eux ces derniers kilomètres épouvantables. Enfin nous arrivions dans un oued couvert de tahlas<sup>29</sup> où s'était arrêtée la tête ; nous étions arrivés au pied de ces croupes qu'au lever du jour on nous avait signalées comme campement et que nous avions cru ne pouvoir jamais atteindre. Mais là où la plupart tombèrent épuisés à l'ombre des arbres, on ne trouvait pas l'eau de suite. Il n'y a pas d'eau ! Voilà le bruit qui courait. Les Chambâas et le guide étaient partis en avant à la recherche de cette eau qui marquait le salut. Bientôt deux coups de fusil partent d'une gorge. En avant ! crie le commandant. Les Chambâas avaient*

<sup>24</sup> Confrérie musulmane, courant de l'islam sunnite.

<sup>25</sup> Attaque surprise par un groupe armé.

<sup>26</sup> Galettes de bechna cuit, frites dans la graisse.

<sup>27</sup> Assemblée de notables.

<sup>28</sup> Région de Zinder.

<sup>29</sup> Euphorbe.

*trouvé de l'eau. Les plus courageux se levèrent et suivirent le commandant. On remonta le cours d'un petit oued : ah, on marchait vite ! Les animaux (tout le convoi) s'étaient ramassés sous les arbres. Chargés ou déchargés, tous les animaux étaient couchés, et combien d'hommes auprès d'eux qui n'avaient pas la force de faire un nouvel et dernier effort. Je sentis bien cette fois l'impuissance de marcher, quand les jambes refusent le service : dix fois je crus ne pouvoir résister à l'envie de m'asseoir en route mais je finis par arriver au fond de cette petite gorge : il y avait là un petit ghedir<sup>30</sup>, de deux mètres de superficie sur 0,50 m de profondeur. L'eau était noire, boueuse, mais qui donc s'en fut inquiété ! [02]*

La colonne avait fait 43 km sans boire et avait perdu un homme. Toute la colonne se reposa le 12. Les éclaireurs ayant trouvé d'autres ghedirs à 3 ou 4 km, plus abondants en eau, toute la colonne partit y camper le 13 août, après avoir dissimulé de nombreuses charges pour alléger les animaux. Dans la nuit du 12 au 13, deux coups de feu sont tirés par une sentinelle, déclenchant une fusillade de la part des soldats réveillés en sursaut. Le tirailleur Tebib a le ventre traversé par une balle et décède le 13 au matin. Le cheval du lieutenant a une patte brisée et son chameau un œil crevé.

Le 14, le commandant Lamy ordonne la reprise de la marche en avant. La colonne avance plein sud, puis bifurque vers l'est, puis vers le nord. Le commandant ordonne alors de faire demi-tour et de retourner aux ghedirs. Le guide Khelil, convaincu de trahison, est fusillé. Des embuscades ayant permis de capturer 5 touareg, ils sont longuement interrogés par le commandant et Fernand Foureau. Deux d'entre eux prétendent connaître la route du Damergou et vont servir de guides.

Le commandant organise le départ pour le 15 à 17 heures, en espérant arriver au puits à 1 heure du matin. Un des deux guides, reconnaissant s'être trompé dans ses renseignements, est bastonné.

La colonne marche droit vers le sud jusqu'à 21 heures. Une halte est décidée pour permettre aux hommes de se reposer. À 3 heures, la colonne repart mais vers 8 heures, le guide s'arrête et dit : *Je ne sais plus où je suis*. Le commandant décide immédiatement de retourner aux ghedirs.

*Vers 10h30, il fallut s'arrêter, sous peine de soumettre les hommes à une trop grande fatigue, sans avoir beaucoup d'eau à leur donner. Après avoir fait 5 à 6 km, on s'arrêta, à l'ombre de quelques tahlas sur un jaune tapis de nesi sec. On fit un café avec l'eau des guerbas restantes ; il y eut encore quelques quarts d'eau pour les plus assoiffés. Puis le commandant fit immédiatement partir pour le puits une corvée avec les Chambâas et El Hadj qui devait rapporter l'eau nécessaire aux besoins de la journée et permettre à la colonne de rentrer au ghedir par une petite marche de nuit. On fit la sieste le mieux possible puis l'on attendait le retour des chameaux d'eau. Vers 5 heures, ils furent signalés : on fit la distribution par bidons, une dizaine par section. La soupe fut rapidement faite, les bidons remplis et vers 5h30, après avoir laissé passer une tornade de pluie et de vent, on reprenait le chemin du ghedir. La corvée d'eau y avait laissé un poste qui avait allumé un grand feu ; nous nous dirigeâmes guidés par ce phare et vers 10 heures nous étions de nouveau campés auprès de ces ghedirs d'Ighaïen que nous semblions ne pas devoir quitter. [02]*

Pour ménager les dernières forces, le commandant Lamy décide le retour sur Agadès. Le guide Embarek, resté en arrière pour puiser de l'eau, est retrouvé tué d'un coup de lance et de plusieurs coups de sabre.

Le 16 août, la colonne se remet en marche et malgré quelques incidents – la section du lieutenant Verlet-Hanus s'étant égarée, il fallut allumer un grand feu pour la guider jusqu'au reste de la colonne –, atteint le puits d'Aballak. Il est possible de remplir 3 ou 4 guerbas<sup>31</sup> d'eau mais pas d'abreuver les animaux.

La colonne reprend la route à 17 heures, pour aller directement à Agadès, à une vingtaine de kilomètres. Elle laisse passer un gros orage de sable qui dure 40 minutes.

---

<sup>30</sup> Petite étendue d'eau, marigot.

<sup>31</sup> Outre en peau de chèvre ou de bouc cousue.



La pause [03]

À 21 heures, la colonne rencontre de nombreux ghedirs et laisse les animaux s'abreuver pendant une heure. La marche reprend et, très vite, la colonne arrive sur Agadès. Dans la ville, en pleine nuit, c'est la panique. Le tambour d'alarme se fait entendre, les tam-tams parcourent la ville, les habitants se regroupent pour défendre la demeure du sultan. Le commandant Lamy fait arrêter sa colonne et la met en position de combat. Après quelques instants survient un parlementaire qui parle de paix.

La colonne s'installe pour la nuit, en position de combat et les canons dirigés contre la ville.

Le 19, la mission rejoint son ancien campement et installe une très forte zeriba. L'objectif est maintenant de rétablir les hommes par le repos et une bonne nourriture. Et de récupérer au moins 200 chameaux.

Le 21, quelques vendeurs de gourassas reviennent près du camp, le sultan d'Agadès hisse le drapeau français au-dessus de son palais.

Le commandant Lamy exige pour ses prisonniers 100 chameaux, 20 bœufs et 20 charges de bechna ; pour l'assassinat du guide Embarek également 100 chameaux, 20 bœufs et 20 charges de bechna.

Le bechna est livré tous les jours, pour la consommation du lendemain. La mission peut commencer un petit troupeau de chèvres et de moutons. Mais pas de chameaux.

Cette situation dure jusqu'au 17 octobre.

Sur la santé du docteur Fournial, le lieutenant Britsch écrit [02] :

*27, 28, 29 août :*

*... Le pauvre toubib Fournial souffre tous ces jours-ci de douleurs dans les intestins qui le font gémir toute la journée ; ce n'est pas le moment d'être malade quand l'on a si peu de chose pour se soigner. Il est vraiment bien à plaindre ...*

*6 septembre :*

*... Ce pauvre toubib va enfin mieux depuis deux ou trois jours ; un séjour à Agadès qui ne lui laissera pas le meilleur souvenir !*

Le 21 septembre, le commandant Lamy prend connaissance d'une lettre envoyée par le « lieutenant Pallier, commandant la mission Afrique centrale ». Il la fait lire à MM. Foureau et Dorian en leur faisant promettre de n'en parler à personne, promesse que le parlementaire Dorian ne sut pas tenir [06] :

Zinder, le 27 août 1899.

*Le lieutenant commandant la mission de l'Afrique centrale  
à Monsieur le commandant Lamy, « mission Foureau ».*

N° 43.

Mon commandant,

Dans mon courrier précédent, je vous mettais au courant de la situation de la mission et vous faisais connaître mes intentions.

Ainsi que je l'avais décidé tout d'abord, le lieutenant Meynier, avec une compagnie, était parti, le 15 août, pour Wouschek et moi-même, avec une deuxième compagnie et le convoi, j'avais pris cette direction, lorsqu'un événement imprévu vint arrêter le mouvement.

A la première étape, les tirailleurs de l'escorte du convoi, dont on avait laissé les femmes à Zinder, se mutinaient, refusant de marcher sans elles, puis, se montant la tête, déclaraient qu'ils ne voulaient plus continuer la colonne. C'était là le triste fruit des actes de violence dont ils avaient été les acteurs à Dankori. Je dus revenir à Zinder.

Là, le lieutenant Joalland, que j'avais avisé à la hâte, avait su, non seulement prévenir toute agitation, mais encore déterminer de l'enthousiasme pour terminer la colonne, qui, avait-il déclaré, était près de finir. Mais de l'aveu même des sergents indigènes, qui avaient contribué à faire naître ces bonnes dispositions d'esprit, il fallait en profiter immédiatement, sous peine de voir se produire un revirement.

Sur ces entrefaites, je recevais du lieutenant Meynier des renseignements représentant le parcours de Telbou-Boulogouda comme possible seulement à une troupe d'hommes montés à chameau, comme est votre mission.

Il eût fallu trouver 200 hommes qui auraient consenti à laisser leur famille à Zinder et à effectuer cette dernière partie de la mission, en laissant leurs femmes à Zinder. Il ne fallait, hélas ! pas y songer dans l'état actuel des esprits.

Sans doute, je recevais, à ce moment même, des marques de fidélité de la plupart de mes tirailleurs et deux des quatre sections rebelles étaient venues à résipiscence ; mais, il y avait eu là un symptôme trop

grave pour ne pas en tenir compte : à savoir la perte du respect et du dévouement pour le chef. Ces hommes n'avaient pas impunément vu deux capitaines faire tuer leur supérieur et s'engager ensuite dans une révolte contre leur pays. Ils avaient pris l'habitude de charger leurs fusils contre leurs chefs et, en cette circonstance, ils l'ont montré.

Je ne pouvais pas continuer la mission avec la perspective de voir se renouveler plus tard, peut-être, un pareil conflit.

Je crus donc devoir ramener la mission à Say, en laissant à Zinder un poste qui formerait une base pour la reprise de l'opération ou qui serait pour vous-même, mon commandant, un point d'appui et un centre d'approvisionnements.

Nous disposons, dès à présent, de 300 chameaux et d'un certain nombre d'autres animaux porteurs qui pourront vous être un précieux appoint. Il sera facile au lieutenant Joalland, qui doit commander le poste, de vous préparer les moyens d'action qui pourront vous être nécessaires. Si la mission Voulet peut ainsi concourir au succès final de votre belle entreprise, nous serons consolés des déboires sans nombre dont cette triste mission a été la source, depuis sa formation jusqu'à ce jour. Vous ne sauriez croire, mon commandant, combien il m'a été pénible de prendre la décision de revenir en arrière ; mais j'ai la conviction d'avoir sagement agi.

Le gros de la mission, composé de 350 hommes, quittera Zinder vers le 5 septembre. Le lieutenant Joalland reste à Zinder avec 200 hommes

PALLIER.

Cette missive était à la fois réjouissante – la mission Foureau-Lamy était attendue à Zinder – et préoccupante : que s'était-il donc passé pour que Voulet et Chanoine aient été tués ?

Pour obtenir les 200 chameaux, la tactique du commandant consiste à faire peser de plus en plus lourdement la présence de la mission sur les habitants d'Agadès pour qu'ils n'aient plus qu'un désir, celui de se débarrasser de la mission : les esclaves évadés d'Agadès sont accueillis dans le camp ; à compter du 1<sup>er</sup> octobre, l'eau devenant rare dans Agadès, le commandant menace de faire construire des zeribas autour des puits, bien gardés, et d'exiger une redevance aux femmes venues puiser de l'eau ; enfin, il annonce qu'il fera fusiller chaque semaine un des prisonniers.

Le 27 septembre, 33 chameaux sont amenés au camp.  
Le 28, Émile Reibell note [06] :

*Voici maintenant que nos deux docteurs sont malades ! Quel mauvais exemple ! Le docteur Fournial, qui relevait de fièvre typhoïde avant le départ de la mission, ne va guère mieux. Depuis deux mois son état est grave et le moral seul le soutient. Il ne prend aucune autre nourriture que 4 à 5 litres de lait doux par jour. Le docteur Haller ne va pas bien non plus. Il prend médicaments sur médicaments et se rend malade, nous semble-t-il, à force de se droguer. A part cela, la santé de notre petite colonne est satisfaisante.<sup>32</sup>*

Le 1<sup>er</sup> octobre dans la soirée, le commandant Lamy met ses menaces à exécution : 40 hommes occupent le puits de la vallée à 3km à l'ouest du camp et 19 autres le puits d'Edderfas. Le 2 octobre, les habitants d'Agadès découvrent qu'ils sont privés d'eau potable. Les ambassades se multiplient pour demander un assouplissement.

Le 3 octobre, on apporte 10 chameaux, dont 7 seulement sont acceptés, et le 6 octobre 13 chameaux supplémentaires. Après force palabres, 12 chameaux et 7 bourricots sont encore livrés le 13. Le commandant Lamy fixe le départ pour le 16 ou le 17.

*Notre excellent ami, le docteur Fournial, ne va pas mieux ; malgré sa ténacité vitale, il dépérit à vue d'œil, il ne peut plus supporter qu'un litre de lait par jour et c'est là toute sa nourriture. Il lui sera impossible de faire la route à cheval et il s'effraie à la perspective d'être transporté sur le dos d'un chameau qu'il faudra faire berrequer<sup>33</sup> fréquemment pour lui permettre de satisfaire ses besoins incessants. Pendant la nuit et la journée d'hier, il a été pris de vomissements qui l'ont fort abattu. Nous sommes navrés de l'état lamentable où se trouve ce charmant camarade qui a été, pendant de si long mois, le boute-en-train de la mission. [06]*

Des rumeurs circulent sur l'organisation d'un ghazzi entre Agadès et Zinder par les nomades jaloux des bénéficiaires des sédentaires d'Agadès. Le 15, le camp reçoit encore 20 chameaux et le prisonnier Gued-el-Kheir est libéré.

Dans la nuit du 16 au 17, un détachement commandé par le lieutenant Britsch trouve 20 chameaux au puits d'Ighésane, que deux individus étaient en train d'abreuver. Les gardiens prennent la fuite et le détachement ramène les chameaux au camp.

Le 17 octobre, le départ a lieu à 16 heures. Le convoi, avec plusieurs guides, se compose de 18 chameaux et 20 à 25 bourricots par section. Les habitants d'Agadès se massent pour acclamer la mission qui s'en va définitivement.

*Fournial, qui malheureusement est toujours très souffrant et ne pourrait supporter l'équitation, est porté à chameau dans une sorte de palanquin rudimentaire, qui a été fabriqué par les tirailleurs avant le départ, et dans lequel le docteur se plaint d'être fort secoué, ce qui ne m'étonne guère ; ce genre de transport, en travers sur un chameau, est toujours très fatigant, bien que le patient soit étendu tout de son long sur des couvertures. [04]*

Le 19 octobre, la colonne atteint le puits d'Abellama. Elle a parcouru 86 km en 31 heures. Toute la troupe est harassée. Un petit groupe de spahis part déterrer les charges cachées il y a deux mois. La plupart ont été fouillées par les Touareg mais les spahis ramènent quand même du sucre et du café. Le soir à l'appel manque le tirailleur français Jacquin.

---

<sup>32</sup> Cette maladie du docteur Haller n'apparaît pas dans le carnet de route qu'il a laissé [01].

<sup>33</sup> Aujourd'hui baraquier, s'agenouiller.

*Pendant la deuxième pause de marche, il avait déjà nécessité l'intervention du lieutenant Bagi<sup>34</sup> et du commandant pour l'obliger à marcher : le soir, avant d'atteindre le puits, il avait fallu également employer des moyens plus ou moins énergiques pour le forcer à surmonter sa fatigue et lui donner du courage. Il disparut pendant cette marche de nuit peu de temps avant l'arrivée : les recherches faites pendant le séjour au puits restèrent infructueuses. Il avait dû s'endormir et perdre les traces dans la demi-somnolence où il avait repris sa marche. C'était la 3<sup>e</sup> fois qu'il restait en arrière de l'arrière-garde sans signaler sa détresse : cette 3<sup>e</sup> fois lui coûta la vie. [02]*

Le 20 octobre, la colonne est confrontée au redoutable cram-cram<sup>35</sup>. Certains soldats, à bout de souffrance, arrachent leur pantalon, préférant rester jambes nues plutôt que de supporter ce « pantalon de Déjanire » [02]. Le 21 octobre, ils sont au puits de Tembelliga, à 58 km du puits d'Abellama. D'énormes nuages de sauterelles grises cachent la lumière. Le 23, un tirailleur se suicide d'une balle dans le ventre. Une quinzaine de vipères à cornes sont tuées par l'avant-garde. L'herbage est excellent pour les animaux et le gibier pullule. Le 26 octobre à 5 heures, la mission arrive aux puits de Retiasko, à 75 km de Tembelliga. L'eau y est rare et il faut toute la journée pour abreuver hommes et bêtes. Un sanglier est tué et un tirailleur avec un passé de charcutier promet d'en faire des saucisses.

Le 29 octobre, une journée de repos est décidée. : la mission a enfin atteint le Damerghou, le désert a été traversé du nord au sud. Le commandant reçoit la visite d'un Tripoliteain, propriétaire à Zinder de la maison où a été assassiné le capitaine Cazemajou<sup>36</sup>. Il demande l'amân<sup>37</sup>, que le commandant lui accorde.

Dans la nuit du 30 au 31 arrive un courrier du chef de poste de Zinder, le sergent Bouthel, annonçant que le lieutenant Joalland est parti au Kanem<sup>38</sup> avec une partie des chameaux et 175 fusils, que le colonel Klobb et les capitaines Voulet et Chanoine sont morts. Le 31, le sergent Bouthel fait parvenir à la mission une colonne de chameaux avec 40 guerbas d'eau. Enfin, la colonne arrive à Zinder le 2 novembre :

*Vers 8 heures du matin nous passâmes devant le gros village de Delfadi ; déjà de tous côtés accoraient de fougueux cavaliers qui venaient saluer le commandant et devançaient l'escorte. Bientôt, vers 9 heures, au sommet d'une crête, apparurent quelques vestes rouges puis un fanion tricolore. C'étaient les spahis soudanais qui galopaient à notre rencontre ; ces premiers soldats nous firent un plaisir inouï ; nous arrivions à un poste français ; c'était pour nous la fin des misères, la fin des incertitudes, la fin des déserts. Nous fûmes bientôt rejoints également par le sergent Bouthel qui venait au-devant de nous dans une superbe tenue blanche, au galop d'un cheval impétueux. [02]*

Précédée d'une escorte bruyante, colorée, la mission échange les honneurs devant les tirailleurs soudanais, salue le drapeau et entre dans le camp préparé par le sergent Bouthel.

Dans le camp, un espace est réservé au commandant Lamy et à ses hommes. MM. Foureau, Villate et le docteur Fournial sont logés dans le bordj<sup>39</sup> au centre du camp. Henry Fournial y recouvrira la santé.

Après plus d'un an de difficultés, en butte à la chaleur, la soif, la faim, et l'hostilité des Touareg, la mission Foureau-Lamy est arrivée à son terme. Le retentissement en France sera énorme.

La suite se fera de concert avec les missions Joalland-Meynier et Gentil mais c'est une autre histoire.

---

<sup>34</sup> Oudjari.

<sup>35</sup> *Cenchrus biflorus*.

<sup>36</sup> Voir supplément n°73.

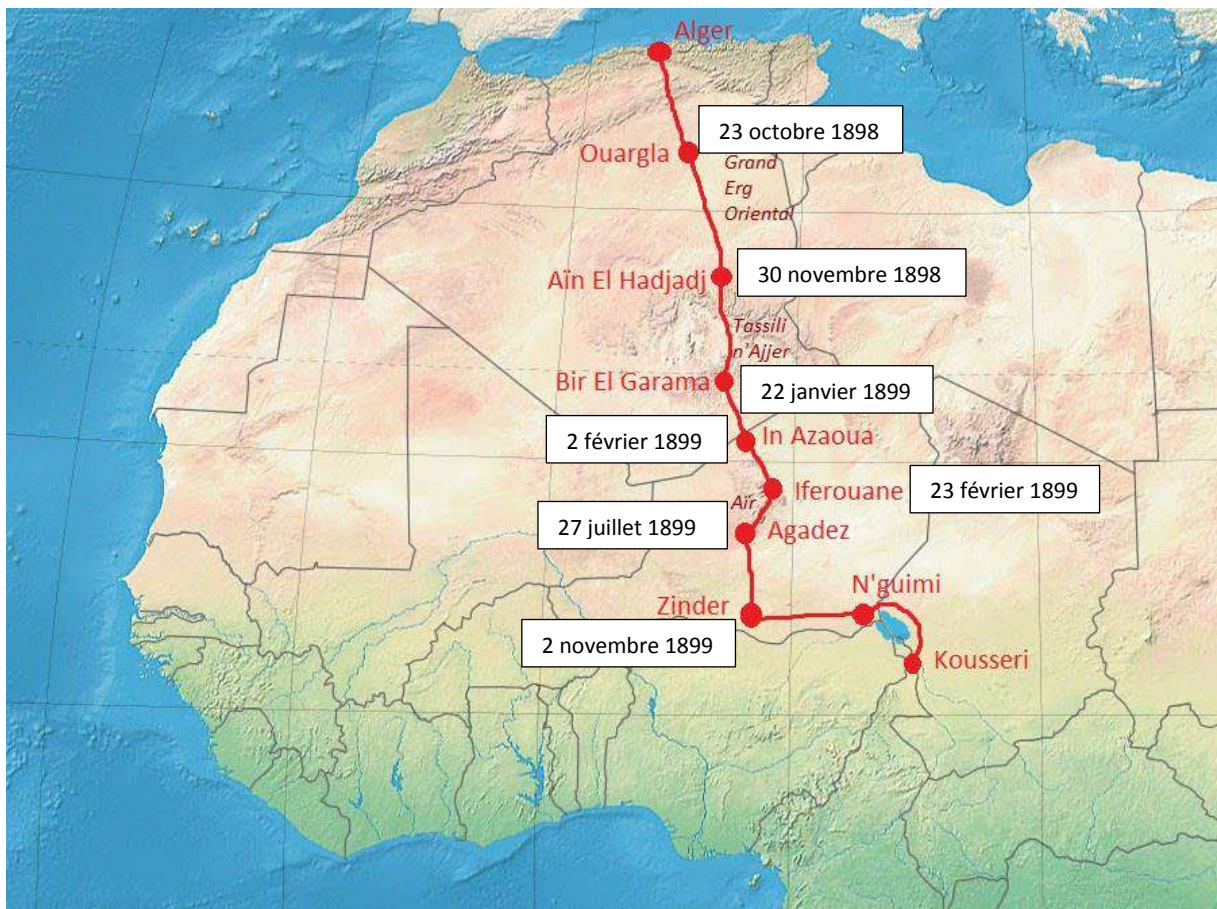
<sup>37</sup> Pardon, grâce.

<sup>38</sup> Province du Tchad.

<sup>39</sup> Citadelle.

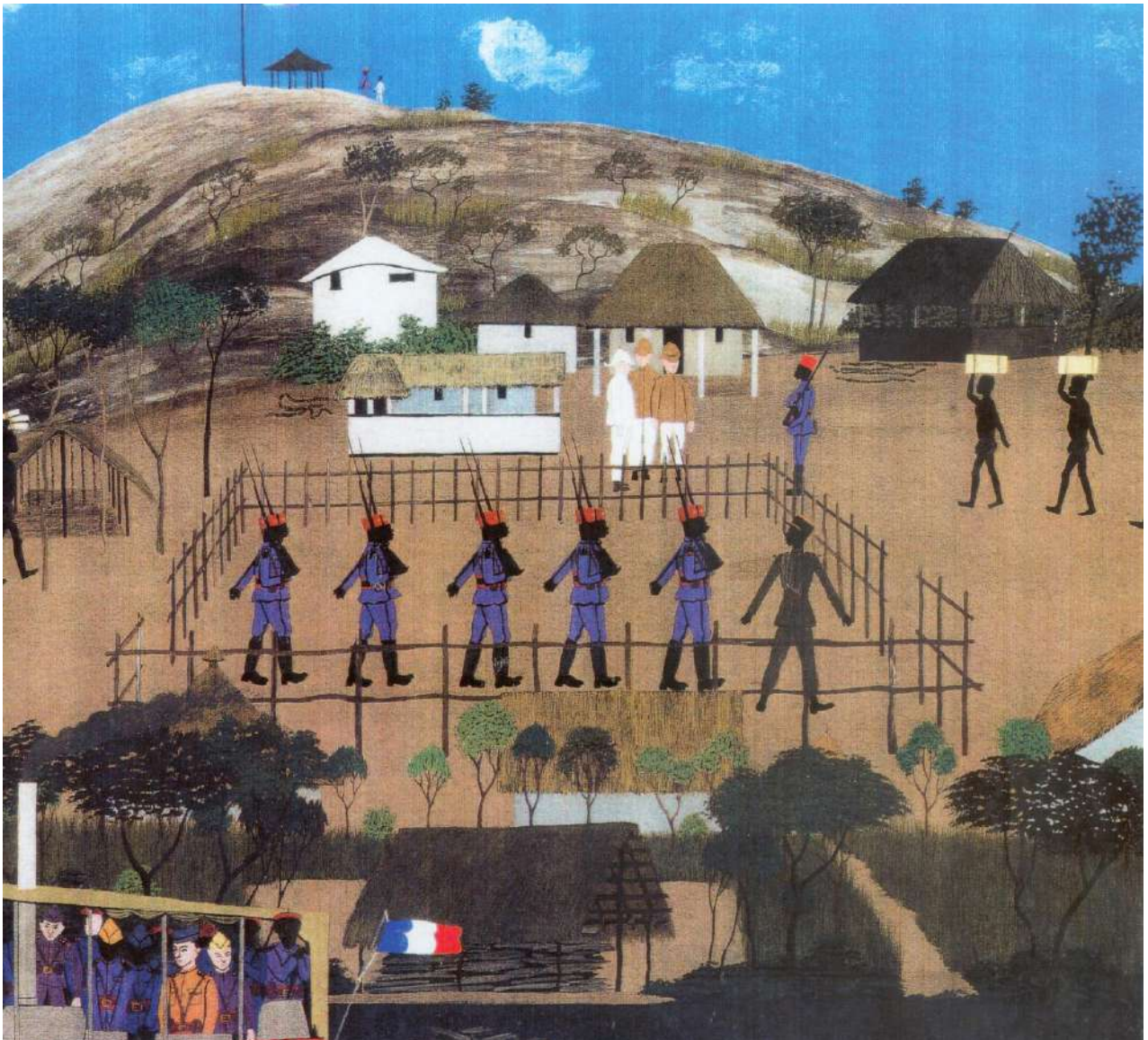


Zinder [04]



## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- [01] ABADIE Jean-Claude et Françoise – Sahara-Tchad (1898-1900). Carnet de route de Prosper Haller, médecin de la mission Foureau-Lamy. L'Harmattan, Paris 1989, 217p.
- [02] BRITSCH Jacques – La mission Foureau-Lamy et l'arrivée des Français au Tchad (1898-1900). L'Harmattan, Paris 1989, 191p.
- [03] GALLAND Gabriel – Vingt mois au Pays de la Soif. Librairie nationale d'éducation et de récréation, Isle 1906, 224p.
- [04] FOUREAU Fernand – D'Alger au Congo par le Tchad. Éditions Masson, Paris 1902, 829p.
- [05] MAESTRI Robert – Commandant Lamy. Un officier français aux colonies. Éditions Maisonneuve & Larose, Paris 2000, 251p.
- [06] Général REIBELL – Carnet de route de la mission saharienne Foureau-Lamy, 1898-1900. Librairie Plon, Paris 1921, 422p. + carte.



**ANNEXE**  
**LISTE DES EFFETS À EMPORTER LORS DE LA MISSION**  
**[02]**

**Effets à emporter par les officiers**

- I. 2 paires de brodequins ; 1 paire de bottines avec éperons ; 1 paire chaussures de repos ; 1 paire d'éperons chevalières.
- II. 1 paire jambières cuir vernis ; 1 paire jambières toile ; 1 paire leggings toile.
- III. 2 culottes peau de taupe blanche ; 3 pantalons toile ou treillis ; 1 pantalon flottant rouge ; 3 paires de sous-pieds cuir vernis ; 1 ceinture de laine rouge ; 1 ceinture de flanelle.
- IV. 2 vareuses peau de taupe blanche (galons plats circulaires) ; 2 vareuses toile (galons empoincés) ; 1 tunique ; 6 faux-cols celluloïd ; 3 paires manchettes id.
- V. 1 casque colonial ; 1 bonnet de police bleu ; 1 képi peau de taupe blanche ; 1 képi en drap réglementaire avec couvre nuque mobile.
- VI. 3 paires gants de couleur ; 3 paires gants blancs ; 6 paires gants fil blanc.
- VII. 1 pèlerine en caoutchouc ; 1 burnous en poil de chameau ; 1 burnous en laine blanche ; 1 jumelle ; 1 révolver avec étui ; 2 étuis musettes de troupe ; 1 sacoche d'E.m. ; 1 sifflet ; 1 sabre ; 2 ceinturons.

6 chemises

4 caleçons

6 paires de chaussettes

12 mouchoirs

1 bonnet de coton

1 jersey de laine

3 serviettes

Objets de toilette

Planchette ou carton à bretelles

1 boussole alidade

Lorgnons et vareuses de couleur foncée

Un fort couteau de poche

Un gobelet

Un briquet

1 petit déclinatoire

Papier

1 double décimètre

Crayons divers noirs et de couleurs

4 bouquins de choix

## Effets à emporter par les hommes (entièrement neufs)

### Par homme

3 paires de souliers	2 mesures de capote
2 paires de guêtres drap	2 sacs de petite mouture vides
2 paires de guêtres toile	1 bidon individuel (2 l)
2 paires sous-pieds de rechange	1 quart
3 pantalons de toile	1 gamelle individuelle
1 pantalon de drap	1 cuiller
2 ceintures de laine	1 fourchette
1 ceinture flanelle	1 martinet
3 bourgerons de toile	1 trousse en cuir : 2 bobines en bois, 2 dés, 1 peigne, 1 glace, 1 paire de ciseaux
2 gilets de drap	2 trousse à boutons
1 veste de drap	1 boîte à graisse
2 chéchias	1 brosse à fusil
2 glands	1 brosse à habits
5 turbans	1 brosse double
1 colet capuche	1 brosse à laiton
2 couvre nuque	
4 chemises	
3 caleçons	3 mouchoirs
3 serviettes	
2 étuis musettes	

### Pour deux hommes

1 boîte cosmétique hygiénique  
2 paquets de pansements individuels  
Campement, Équipement, Armement ultérieurement